

Vues d'ensemble

Numéro 280, septembre–octobre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (280), 59–62.

360

Qui a vu un film de Fernando Meirelles ne l'oublie pas. Qu'on pense à l'exubérante sauvagerie de *City of God*, à l'émotion chargée de tension régnant au sein de *The Constant Gardener* ou encore à l'effroyable analyse sociale que constitue *Blindness*, les films de Meirelles ont un réjouissant côté coup de poing. 360, chassé-croisé autour du globe réalisé de façon froide et stylisée, fait donc tache d'encre dans sa filmographie, mais une encre délavée, gris-bleu, camaïeu d'échangeurs, d'aéroports et de boulevards balayés par la pluie, à l'image de ses personnages.



Le film commence par la voix hors-champs d'Anna : « Un jour un sage a dit : « Si un autre chemin s'offre à toi, n'hésite pas. » Il n'a pas dit quel chemin il fallait prendre. » Tout le film de Meirelles est à l'image de cette citation : incapable de se tourner vers l'un ou l'autre, chaque personnage constituant le maillon d'une chaîne, le réalisateur ne leur laisse presque aucune place pour s'épanouir et nous émouvoir. Le choix est le moteur du film, mais Meirelles n'arrive pas à le faire. Seul Anthony Hopkins, dans le rôle d'un père qui cherche sa fille sans doute décédée, qui s'épanche lors d'une réunion des AA, arrive à nous toucher (presque). Ben Foster, qui joue un violeur pathologique tout juste sorti de prison, est seul à nous donner un vrai moment de frisson. Pour le reste, le monde décrit par Meirelles en est un de grandeur dans la petitesse et de médiocrité vague saupoudrée de bons sentiments.

Robert Altman (*Short Cuts*, *The Player*, *Gosford Park*) et plus récemment Alejandro Gonzalez Iñárritu (*21 Grams*, *Babel* et dans une moindre mesure *Biutiful*) ont donné le ton contemporain des films circulaires dans le style de *La Ronde*, pièce d'Arthur Schnitzler souvent reprise au cinéma qui, comme 360, débute et se termine à Vienne. Aucun d'entre eux n'affirme que celui qui fait le choix du cœur gagne toujours. Il est cependant triste de le renvoyer à sa grisaille sous prétexte de réalisme. Meirelles, si puissant dans les films d'intensité, nous ferait plaisir d'y retourner. Laissons les petits êtres gris à l'ami Woody.

Anne-Christine Loranger

■ Grande-Bretagne / Autriche / France / Brésil 2011 — Durée : 1 h 50 — Réal. : Fernando Meirelles — Scén. : Peter Morgan — Images : Adriano Goldman — Mont. : Daniel Rezende — Mus. : Cica Meirelles — Int. : Anthony Hopkins, Ben Foster, Dinara Drukarova, Gabriela Marcinkova, Jamel Debbouze, Johannes Krisch, Jude Law, Juliano Cazare, Lucia Siposova, Maria Flor, Marianne Jean-Baptiste, Mark Ivanir, Moritz Bleibtreu, Rachel Weisz, Vladimir Vdovichenkov — Dist. : Séville.



The Amazing Spider-Man

Un adolescent en marge est accidentellement mordu par une araignée mutante. Alors qu'il se transforme peu à peu en homme-araignée, son oncle est abattu par un criminel. Ce sera le point de départ de sa carrière de superhéros. Cette prémisse ne vous rappelle rien ? Vous l'avez compris, voici une remise à zéro de la franchise Spider-Man à peine dix ans après celui de Sam Raimi. Marvel aurait déjà fait le tour de ses héros ? On serait en droit de s'interroger sur la légitimité de ressasser encore la même histoire : combien même le « méchant » change de peau, est-ce suffisant ? C'est avec ce scepticisme à peine dissimulé que l'on défie le film de nous surprendre, d'être crédible, non pas en tant que suite, mais en tant que renouveau. Qu'on se le tienne pour dit, *The Amazing Spider-Man* est une bonne surprise malgré un grand sentiment de déjà-vu et la nécessité de fermer les yeux sur quelques scènes peu crédibles, conséquence d'un montage au hachoir qui endommage la cohérence du scénario.

Mais une fois le deuil de vos meilleures attentes effectué, il convient de lui concéder une réalisation talentueuse dirigée par Marc Webb, qui signe ici son second long métrage, des chorégraphies de combat agréables et réussies, ainsi que quelques perles scénaristiques qui suffisent à légitimer le renouveau de la série. Peter Parker nous donne réellement le sentiment de penser en araignée (par exemple lorsqu'il tisse sa toile et utilise les vibrations des fils pour repérer sa proie), et c'est avec plaisir que l'on découvre un héros qui réfléchit et utilise ses pouvoirs avec pertinence (un cas relativement isolé chez les superhéros). L'acteur de 28 ans Andrew Garfield, qui tient le rôle, arrive à rester crédible en adolescent typique de 17 ans. Ce Peter Parker semble également plus terre-à-terre et maladroit que son prédécesseur, pour notre plus grande satisfaction. Dans l'ensemble, le film paraît assez inégal ; il passe de scènes drôles ou originales à des clichés absolus quelques scènes plus tard... Cette alternance entre l'excellence et la médiocrité est des plus déroutantes. En résumé, *The Amazing Spider-Man* ne révolutionnera pas la franchise mais, inutile de boudier son plaisir, cela reste un divertissement réussi.

Éric Le Ru

■ L'EXTRAORDINAIRE SPIDER-MAN | États-Unis 2012 — Durée : 2 h 26 — Réal. : Marc Webb — Scén. : James Vanderbilt — Images : John Schwartzman — Mont. : Alan Edward Bell, Michael McCusker et Pietro Scalia — Mus. : James Horner — Int. : Andrew Garfield, Emma Stone, Rhys Ifan, Denis Leary, Martin Sheen, Sally Field — Dist. : Columbia.

The Bourne Legacy

On prend plaisir à regarder *The Bourne Legacy*, nouvel opus de la série inspirée des romans de Robert Ludlum qui a redéfini le film d'action pour le nouveau millénaire. Cette fois-ci, on prend congé de son héros amnésique en cavale pour un nouveau, Aaron Cross — toujours en cavale, mais mémoire intacte. Le film est efficace dans l'action et ses dialogues, excellents. Les thèmes sont brûlants d'actualité et pointent du doigt certains des maux les plus pernicieux de notre société: dérives du capitalisme, vision pervertie du patriotisme et de la sécurité, omnipotence du pouvoir des multinationales et plus spécialement des pharmaceutiques, corruption. Les acteurs, fort bien choisis comme toujours, sont d'une justesse parfaite dans ce qu'on leur demande de faire. Mais voilà où le bât blesse: ce qu'on leur demande n'est pas suffisant. Cet héritage laissé par Jason Bourne à son successeur ne se montre pas tout à fait à la hauteur de celui-ci.



Si *The Bourne Legacy* n'est pas mauvais, ce n'est pas non plus un grand film d'action comme ses trois prédécesseurs. Là où Jason Bourne était tout en zones grises, en doutes, en regrets et en culpabilité, Aaron Cross était essentiellement blanc comme neige, un bon soldat qu'on a berné. Là où les trois œuvres précédentes étaient âpres et sombres dans le ton, l'image et le propos, *The Bourne Legacy* est, sans qualifier le film d'édulcoré, beaucoup plus *verni* que ses prédécesseurs, lumière et montage étant plus conventionnels. Là où la trilogie Bourne était avare de commentaires et d'information sans jamais être confus, *The Bourne Legacy* constitue essentiellement une prémisse — nouveau personnage, nouvelle conspiration, nouvel univers — et comporte trop d'expositions fastidieuses pour trop peu de mystère véritable. Enfin, *The Bourne Legacy* est empreint d'une vision beaucoup plus cynique que ses prédécesseurs, somme toute portés par un certain optimisme héroïque au milieu de la noirceur (Bourne triomphait de ses ennemis et en ralliait certains à sa cause). On nous laisse ici sur un monde si corrompu que même les puissants bien intentionnés demeurent impuissants à contrer les mensonges des *spin doctors* des géants de l'industrie, qui trouvent toujours un moyen de les désavouer pour sauver leur peau. Sans être inintéressant en soi, le cynisme ne peut compenser pour le classicisme de l'œuvre.

Claire Valade

■ LA PEUR DANS LA PEAU: L'HÉRITAGE DE BOURNE | États-Unis 2012 — Durée: 2 h 15 — Réal.: Tony Gilroy — Scén.: Tony Gilroy, Dan Gilroy, d'après la série de romans Bourne de Robert Ludlum — Int.: Jeremy Renner, Rachel Weisz, Joan Allen, David Strathairn, Edward Norton, Donna Murphy, Scott Glenn, Albert Finney, Stacy Keach — Dist.: Universal.



Le Cochon de Gaza

Israéliens et Palestiniens s'entendent sur une chose: un cochon est un animal impur qui représente une menace pour leur territoire. Que faire alors quand, comme Jafaar (impeccable Sasson Gabay), un innocent pêcheur poursuivi par la poisse, la misère et les créanciers, on trouve un énorme cochon dans ses filets? Incapable de tuer l'animal sur son bateau, le pauvre pêcheur se lance dans une aventure commerciale rocambolesque pour survivre et retrouver sa dignité face à sa femme (magnifique Baya Belal) et à sa communauté.

Pour son premier film, le journaliste et romancier Sylvain Estibal s'est attaqué à l'impossible existence des Palestiniens, pris entre les préceptes rigides de leur religion, la violence quotidienne des soldats israéliens, le fanatisme et la misère. On pourrait croire le pari risqué: il le serait sans le talent du réalisateur pour exploiter le ridicule des situations, couplé à sa sensibilité en vue de l'inimaginable drame palestinien. La vie au jour le jour d'un habitant de la bande de Gaza, on le voit, est faite de petites misères et de violences plus ou moins sourdes qui peuvent déraiser au moindre moment, mais aussi d'étranges complicités. Jafaar le musulman s'associe à Jelena (Myriam Tekaïa, lumineuse), une juive russe qui élève des porcs en secret dans un kibboutz. Alliance qui les rend tous les deux traîtres à leur communauté en même temps que solidaires, une situation sans doute pas unique en terre sémite.

Suffisamment frondeur pour tourner une comédie dans l'un des lieux les plus troublés du monde, Sylvain Estibal donne à ce *Cochon de Gaza* un humour mordant mêlé de tendresse. Le réalisateur français garde un espoir sur la résolution du conflit, point de vue que ne partagent ni les cinéastes israéliens ni ceux de Palestine, comme en témoignent des films tels *The Lemon Tree* (Eran Riklis) ou *Paradise Now* (Hany Abu-Assad). Si des productions israéliennes comme *Restless* (Amos Kollek) ou *Invisible* (Michal Aviad) s'ouvrent sur un début de réconciliation, c'est bien davantage celui de leur peuple avec lui-même qu'avec l'Autre, cet Autre tellement craint qui, comme les soldats israéliens dans la maison de Jafaar, se mirent trop souvent dans son miroir.

Anne-Christine Loranger

■ France / Allemagne / Belgique 2011 — Durée: 1 h 38 — Réal.: Sylvain Estibal — Scén.: Sylvain Estibal — Images: Romain Winding — Mont.: Damien Keyeux — Mus.: Aqualactica, Boogie Balagan — Int.: Sasson Gabay, Baya Belal, Myriam Tekaïa, Gassan Abas, Khalifa Natour — Dist.: Séville.

Death of a Superhero

Qu'on soit talentueux ou pas, quand on est un jeune garçon de 15 ans, on n'a qu'une idée en tête : perdre sa virginité. Pour Donald, c'est un peu plus compliqué, puisqu'étant donné son cancer, il risque fort d'en rester à cet âge. Enragé, autant impuissant face à la maladie qu'incapable de se confier à son entourage, Donald (impeccable Thomas Brodie-Sangster) trouve dans l'art un certain exutoire. Il dessine dans son carnet les aventures de son double, un superhéros aux allures de Superman continuellement aux prises avec The Glove, un vilain sadique, et sa comparse, une infirmière sado-maso à la minijupe affriolante et au décolleté généreux. Le talent de Donald lui attire l'amitié de Shelly, belle étudiante de sa classe dotée d'une surprenante maturité. Surtout, il suscite l'intérêt du Dr Adrian King, un thanatologue dont les méthodes peu orthodoxes mêlées de sincérité pousseront Donald à s'ouvrir.



Si le thème de l'enfance face à la mort a été souvent couvert, Ian FitzGibbon y apporte ici une belle dose de fabuleux en utilisant le cinéma d'animation pour donner vie aux fantômes de Donald. Malgré la réalité très présente de la maladie et du deuil à venir (on voit le garçon se détériorer à vue d'œil), le film ne tombe ni dans le sucré ni dans le pathétique et offre des moments qui font sourire, voire de franche rigolade. Le processus de la mort, dans la vision de FitzGibbon, est ainsi fait de petits moments de tendresse, de complicité et d'humour (les amis de Donald tentant de débusquer une fille de leur école pour l'aider à se débarrasser de sa virginité), mais surtout de douleur qu'on accepte ou non de gérer. Si Sharon Horgan et Michael McElhatton offrent de très bonnes prestations en parents éperdus, la jeune Aisling Loftus leur vole la vedette par un jeu si naturel qu'on ne doute pas qu'elle soit attirée par Donald, sa pâle maigreur, son crâne rasé et son carnet de dessins. Andy Serkis, mieux connu pour son rôle de Gollum dans *Lord of the Rings*, est bouleversant d'empathie et d'intelligence. Une belle réflexion sur la vie, la mort et l'adolescence.

Anne-Christine Loranger

■ Allemagne / Irlande — **Durée** : 1 h 36 — **Réal.** : Ian FitzGibbon — **Scén.** : Anthony McCarten — **Images** : Tom Fährmann — **Mont.** : Tony Cranstoun — **Mus.** : Marius Ruhland — **Int.** : Thomas Brodie-Sangster, Andy Serkis, Aisling Loftus, Sharon Horgan, Michael McElhatton, Jessica Schwartz, Ronan Raftery, Ben Harding, Killian Coyle, Jane Brennan — **Contact** : Tribeca Film (États-Unis).



Les Géants

Ses traits sont durs et sa barbe grisonne. Ses immenses paluches paraissent destinées à la moisson. Si ce n'était de son regard, à la fois triste et fougueux, Bouli Lanners aurait tout du paysan rustre. Mais ses yeux le trahissent : un adolescent fragile se cache dans le corps de cet homme de quarante-sept ans.

Les films de Bouli Lanners ont ceci de particulier qu'ils semblent avoir été réalisés par un jeune cinéaste — ils portent la marque de l'urgence et de la désinvolture. Dans chacune de ses oeuvres, le Belge transpose sa sensibilité anachronique sur des personnages coincés comme lui entre l'enfance et l'âge adulte. Dans *Les Géants*, deux jeunes sont parachutés en campagne par une mère absente. Prisonniers de l'enfance et d'un sérieux qu'ils sont incapables d'assumer, les garçons prennent la route — dangereuse et excitante — qui mène à la maturité.

On associe bien souvent les films sur l'enfance à la légèreté. Or, les contes traditionnels n'ont rien à voir avec les histoires pastel auxquelles Disney nous a habitués. L'enfance est l'âge de toutes les découvertes, mais aussi celui où l'intégration des premières vérités prend souvent la forme d'un traumatisme. Lorsqu'on a treize ans et trois quarts comme Zak (le plus petit des Géants), le choc qu'on subit n'est jamais pris au sérieux. Pour pouvoir être considéré par les grands, il n'y a qu'une chose à faire : vieillir à toute vitesse. De nombreux Belges l'ont compris : les frères Dardenne (*Le Fils*, *Le Gamin au vélo*), Frédéric Dumont (*Un ange à la mer*), Gust Van den Berghe (*Blue Bird*). Présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 2011, *Les Géants* a attiré bien des regards. Gagnante des prix SACD et C.I.C.A.E., récompensée par les Magritte du cinéma, l'œuvre met au jour avec réalisme la cruauté et les émois de l'âge ingrat.

Un conte initiatique nécessaire, à une époque où l'on reproche aux jeunes leur manque de sérieux tout en balayant du revers de la main leurs utopies.

Julie Demers

■ Belgique 2011 — **Durée** : 1 h 24 — **Réal.** : Bouli Lanners — **Scén.** : Bouli Lanners — **Images** : Jean-Paul de Zaetjij — **Mont.** : Ewin Ryckaert — **Mus.** : Bram Vanparys — **Int.** : Paul Bartel, Zacharie Chasseriaud, Marthe Keller, Karim Leklou, Martin Nissen — **Dist.** : FunFilm.

Mars et Avril

Jacob Obus, musicien âgé, vedette d'un quatuor de musique postmoderne, rencontre Avril, une jeune photographe, dans une métropole futuriste et entame avec elle une relation complexe où s'immisce Arthur, son ami dessinateur d'instruments aux formes évocatrices. Martin Villeneuve a gagné plusieurs prix pour les deux tomes de ce roman-photo au graphisme élégant où les jeux de mots fusent dans un environnement où l'harmonie des musiques des corps célestes (rappelons-nous Kepler) croise le souffle de la vie sur terre et dans les espaces intersidéraux.



Ce film de science-fiction fantaisiste se déroule à Montréal en 2022, mais l'environnement visuel — des décors urbains voulus par le scénariste et réalisateur et conçus par François Schuiten — semble trop différent de la réalité actuelle. Bertrand Tavernier tournait en 1980 dans un Glasgow à peine différent de la réalité d'alors un film aujourd'hui prémonitoire, annonçant télé-réalité et mini-caméras de surveillance, *La Mort en direct*. La distance chronologique entre aujourd'hui et le futur dépeint ici est si mince que l'approche des décors à la *Metropolis* de Lang distrait du propos sur l'omniprésence de la télé 3D et des discours plus ou moins abscons qu'on y débite en accompagnement d'images réelles ou virtuelles. La conquête de Mars a remplacé l'alunissage, mais l'entreprise est semée d'embûches de divers types. Jacques Languirand, dans le rôle de Jacob, confirme son statut iconique de grand prêtre *tripatit* du nouvel âge écologique et rend bien la détresse de son personnage vieillissant. Caroline Dhavernas et Paul Ahmarani lui apportent un soutien de tous les instants. L'idée d'employer un hologramme de la tête de Robert Lepage pour le professeur Spaak, qui a des côtés Tourne-sol, est des mieux venues. Martin Villeneuve garde un regard ironique sur plusieurs de ses personnages et épisodes dans un Montréal où la violence a peu de prise et l'attraction étrange entre Mars et Avril permet au film de garder un noyau romanesque à la limite du conte de fées.

Luc Chaput

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée:** 1 h 30 — **Réal.:** Martin Villeneuve — **Scén.:** Martin Villeneuve, d'après son roman-photo éponyme en deux tomes — **Images:** Benoît Beaulieu — **Mont.:** Mathieu Demers — **Dir. art.:** François Schuiten, Martin Tessier, Patrick Sioui, Elizabeth Williams — **Effets spéc.:** Carlos Monzon, D. Jeevan — **Mus.:** Benoît Charest — **Int.:** Jacques Languirand, Caroline Dhavernas, Paul Ahmarani, Robert Lepage — **Dist.:** Alliance.



Omertà

Un ex-policier à la tête d'une agence d'investigation privée est appelé par le chef de la *Sûreté nationale* pour enquêter sur les agissements d'un groupe mafieux montréalais, habitué d'un établissement dirigé par un agent double.

Inspiré de faits divers étranges et peu médiatisés (la découverte de lingots de tungstène dans des réserves d'or aux USA), le scénario de Dionne a eu le courage de délaissier l'univers de la drogue et de la prostitution qui était au cœur des agissements mafieux de la télésérie. Il transpose son sujet original dans un crime organisé de plus grande envergure, aux ramifications complexes et dans lequel les bons ne sont pas si éloignés des méchants. Le scénario parvient habilement à nous garder sur la mince ligne qui sépare ces deux mondes, mais cet atout prometteur est hélas bien vite oublié. La faute tient à cette intrigue mal menée et qui s'éloigne trop du réalisme sauvage qui donnait toute sa force à la série originale. Le rythme manque cruellement et les rebondissements sont assez mal équilibrés. Trop long à se déclencher, *Omertà* doit, pour rentrer dans une durée acceptable, combler son retard en y allant d'ellipses et de raccourcis préjudiciables durant sa dernière partie.

La réalisation de Dionne, qui nous avait déjà montré ses limites dans son précédent film (*L'Enfant prodige*, 2010), est à l'image du scénario, pataude et empruntée. Les autres aspects techniques sont certes travaillés avec professionnalisme mais restent superficiels, surtout les décors sophistiqués et froids qui détonnent et qui semblent plus directement inspirés des magazines de décoration à la mode que du milieu interlope québécois. Le montage manque de vigueur et la photographie, en dehors de quelques scènes tournées à l'intérieur de la fonderie, est plutôt anodine. Enfin, signalons l'omniprésence de la très explicite trame sonore de Michel Cusson, qui finit par n'être qu'un élément perturbateur de plus. L'interprétation est correcte compte tenu des circonstances, mais très inégale, en particulier dans les rôles secondaires. Au milieu de personnages sans relief ou unidimensionnels, Patrick Huard tient parfaitement son rang, dans un rôle d'agent double ambitieux, le personnage le plus ambigu et le mieux étudié. Il vole la vedette de ce *blockbuster* québécois de l'été qui aura bien du mal à combler les fortes attentes de son public, pourtant conquis d'avance.

Charles-Henri Ramond

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée:** 1 h 47 — **Réal.:** Luc Dionne — **Int.:** Michel Côté, Patrick Huard, Rachelle Lefèvre, Stéphane Rousseau, René Angélil, Michel Dumont, Paolo Noël — **Dist.:** Alliance.